

Bible et non-violence. Changer de regard sur Dieu

Reprise du culte Autrement du 24 novembre 2019 au temple de Guilhaumand-Granges



L'Evangile est le couronnement de la révélation biblique. Ce qui veut dire aussi qu'il ne peut en être détaché. Cet Evangile débouche sur l'horizon du « royaume de Dieu », signe d'une humanité réconciliée à la fois avec Dieu et avec elle-même. Or, parler de « réconciliation », c'est parler de tensions, de malentendus, de conflits, de violences qui peuvent se développer à l'intérieur d'une relation.... C'est bien dans cette direction que nous entraînent les récits bibliques, dès les premiers chapitres de la Genèse.

0 0 0

Sept perles bibliques pour découvrir le visage d'un Dieu qui ne soit pas « à l'image de l'homme ». C'est ce qu'exprime le qualificatif de « non-violent », emprunté à la pensée indienne à travers Gandhi. Et pour les relier, un fil, tissé de l'assurance et de l'acceptation que nous ne sommes pas parfaits. Ni les uns ni les autres. Non seulement nous ne sommes pas parfaits, mais Dieu nous aime tels que nous sommes. Cet amour est notre point d'appui pour nous laisser transformer... à l'image de ce Dieu qui nous a créés et qui est venu nous sauver en Jésus Christ.

Perle N°1	Se parler (au lieu de se taire)	Genèse 4, 1-16
Perle N°2	Oser se dire des reproches	Lévitique 19, 17-19 Matthieu 18, 15-18
Perle N°3	Changer de regard sur l'autre	Matthieu 5, 23-24
Perle N°4	Pardonner, comme Dieu nous pardonne	Matthieu 18, 21-22 Matthieu 6,12
Perle N°5	Une justice qui transforme	Luc 15
Perle N°6	La mort de Jésus, un sacrifice ?	Esaïe 53 et la croix du Christ
Perle N°7	Changer de regard sur Dieu	2 Corinthiens 5, 18-19

Première perle. Parler au lieu de se taire

La violence homicide, meurtrière, on la voit à l'œuvre dès les premières pages de la Bible, en Genèse 4.

1L'homme eut des relations avec Eve, sa femme ; elle fut enceinte et mit au monde Caïn. Elle dit : J'ai produit un homme avec le SEIGNEUR. 2Elle mit encore au monde Abel, son frère. Abel devint berger de petit bétail et Caïn cultivateur.

3Après quelque temps, Caïn apporta du fruit de la terre en offrande au SEIGNEUR. 4Abel, lui aussi, apporta des premiers-nés de son petit bétail avec leur graisse. Le SEIGNEUR porta un regard favorable sur Abel et sur son offrande ; 5mais il ne porta pas un regard favorable sur Caïn ni sur son offrande. Caïn fut très fâché, et il se renfrogna.

6Le SEIGNEUR dit à Caïn : Pourquoi es-tu fâché ? Pourquoi es-tu renfrogné ? 7Si tu agis bien, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'agis pas bien, le péché est tapi à ta porte, et son désir se porte vers toi ; à toi de le dominer !

8Caïn parla à Abel, son frère ; comme ils étaient en pleine campagne, Caïn se jeta sur Abel, son frère, et le tua. (Genèse 4, 1-8)

Quand Dieu demande à Caïn ce qui le dérange, Caïn ne répond pas. Au lieu de parler, il tue celui qu'il considère comme source de son malheur.

Parmi les mobiles probables du fratricide commis par Caïn, on peut pointer :

- la jalousie entre frères : la violence a beaucoup plus de chances d'éclorre entre proches qu'entre lointains ;
- la difficulté d'accepter la différence : Caïn est cultivateur et Abel éleveur ;
- la préférence étonnante prêtée à Dieu (Le Seigneur) pour Abel et son offrande...

Cela rejoint les facteurs de violence bien connus que sont l'appartenance à un groupe social, à une ethnie, à une religion, la couleur de peau, la langue, l'habillement, la culture... Chacun de ces facteurs peut se transformer à un certain moment en « marqueur identitaire » et être à l'origine de ce que l'écrivain Amin Maalouf nomme les « identités meurtrières ».

Aujourd'hui, on pourrait y ajouter la question du genre ou du statut social. Tous ces facteurs de violence se retrouvent nécessairement à l'intérieur des églises. En sommes-nous conscients ? Comment les vivons-nous ? Est-ce qu'ils peuvent être dépassés ? Paul laisse entendre que, oui :

Car tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu, en Jésus Christ.
 Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ.
 Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ.
 (Galates 3, 26-29)

L'important est d'abord de faire le constat que cette violence affleure en nous. Elle nous habite. Pas question de croire qu'elle habite en l'autre... mais pas chez moi ! D'où la nécessité, pour commencer, de mettre sur elle des mots. De la faire exister par le langage, et pas seulement par les actes. Il faut « des mots pour dire les maux ». Et notre fil d'amour et de grâce est là pour nous y aider. Comme l'illustre parfaitement le récit de Caïn et Abel, il paraît illusoire de vouloir désamorcer la violence meurtrière sans passer par la parole.

Deuxième perle. Oser faire des reproches

La deuxième perle est en lien direct avec l'usage de la parole.

Ne hais point ton frère en ton cœur : reprends ton prochain,
 et tu n'assumeras pas de péché à cause de lui.
 Ne te venge, ni ne garde aucune rancune aux enfants de ton peuple,
 mais aime ton prochain comme toi-même : je suis l'Eternel .
 (Lévitique 19, 17-18, Bible du Rabbinate)

Si ton frère vient à pécher, va et reprends-le seul à seul.
 S'il t'écoute, tu as gagné ton frère.
 Mais, s'il ne t'écoute pas, prends avec toi une ou deux personnes,
 afin que toute affaire se règle sur la parole de deux ou trois témoins.
 S'il refuse de les écouter, dis-le à l'Eglise ;
 et s'il refuse aussi d'écouter l'Eglise,
 qu'il soit pour toi comme un païen et un collecteur des taxes.
 (Matthieu 18, 15-17)

Nous avons là quasiment une méthode à suivre en cas de conflit.

Première étape : aller parler directement à la personne à qui l'on a quelque chose à dire, ou bien des questions à poser. Si cela ne suffit pas, on peut faire intervenir une ou deux autres personnes. Ces tiers, non impliqués ou moins impliqués dans le conflit, pourront entendre et comprendre et les choses autrement, et apporter leur propre point de vue.

Et si tous ces efforts ne suffisent pas, alors on considère que tout est à reprendre à zéro. On fait comme si on avait affaire à des gens extérieurs à la communauté.

Troisième perle. Se réconcilier

Quand on va dialoguer avec l'autre --avec qui l'on est potentiellement en conflit--, le but n'est pas de prouver à tout prix que l'on a raison. Il est très rare qu'une personne soit entièrement dans ses torts, et que l'autre ait entièrement raison. On sait bien que sur beaucoup de sujets, la vérité n'est pas faite d'un seul bloc. Entrer en dialogue, c'est donc accepter le risque d'entendre ce que l'autre a à nous dire à partir de son propre point de vue, forcément différent du nôtre.

Aller dialoguer avec l'autre ne donne donc aucune garantie que l'on va tomber d'accord avec lui. Ce qui est visé, c'est d'entendre le point de vue de l'autre, et de comprendre les émotions, les sentiments qu'éprouve l'autre. À partir de cet échange, même si l'on est pas tombé d'accord, une autre relation peut commencer.

Dialoguer avec l'autre avec qui l'on est en conflit, c'est entrer dans un processus de réconciliation. Or, réconcilier en grec, signifie justement *changer de regard*. Voici notre troisième perle : la réconciliation entre frères et sœurs, comme alternative saine (sainte ?) au ressentiment, au mépris ou au rejet de l'autre, qui peuvent s'installer en chacun-e de nous d'autant plus facilement si un différend nous oppose avec l'autre. Et la Bible nous dit que cette réconciliation avec l'autre est capitale aux yeux de Dieu :

Si donc tu viens à l'autel présenter ton offrande à Dieu,
et que là tu te souviennes que ton frère ou ta sœur a une raison de t'en vouloir,
laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ou ta sœur ; puis
reviens et présente ton offrande à Dieu.
(Matthieu 5, 23-24)

Dire ce que l'on ressent, aller voir celui ou celle avec qui on a un différend, est plus urgent que la prière. Ces textes nous disent que Dieu préfère nous voir tenter de régler nos conflits par la parole et l'écoute, plutôt qu'on vienne lui présenter des offrandes sans faire cette démarche ! Pour Dieu, la qualité de notre relation aux autres est primordiale, si l'on veut avoir avec lui, Dieu, une juste relation.

Si donc j'ai causé un tort quelconque à un de mes frères (c-à-d un membre de la communauté), j'ai le devoir d'essayer de le réparer, et ce devoir passe avant celui de rendre mon culte à Dieu. Le risque est, sinon, de faire de mon frère un ennemi pour moi, et réciproquement. Et le plus souvent, à partir de banalités : un malentendu, un mot de travers, un geste maladroit, une plaisanterie mal comprise, une réflexion vécue comme une insulte, un oubli interprété comme une arnaque, une parole donnée et non tenue, une dette non remboursée, peut-être juste par oubli...

Dans ce processus de réconciliation, le fil de notre collier prend toute son importance... L'objectif pour Jésus n'est pas d'avoir des disciples « blancs comme neige », qui n'aient rien à se reprocher... Mais justement, parce qu'ils ne sont pas des anges, il faut qu'ils assument la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes. Nous pouvons prendre conscience, sans craintes inutiles, des conséquences de nos paroles et de nos actes. Et ne pas nous dédouaner systématiquement et à bon compte, en faisant prévaloir l'amour de Dieu sur « l'amour du prochain comme soi-même » !

Quatrième perle. Pardonner comme Dieu nous pardonne

Il arrive que le dialogue soit impossible et la réconciliation inimaginable... Eh bien, même dans ces cas-là, l'Évangile nous offre une quatrième perle : la perle du pardon. Quand quelqu'un m'a fait du tort : l'Évangile m'invite à pardonner.

Alors Pierre s'approcha et dit à Jésus : Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ?

Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois.

(Matthieu 18.21-22 et 6.12)

Remets-nous nos dettes, comme nous avons remis à ceux qui nous devaient.

(Matthieu 6, 12)

Dans le cas d'un « mal subi », l'enjeu est de ne pas rester durablement dans la haine et la rancœur. Pour l'évangéliste Matthieu, le pardon est unilatéral. Il ne peut dépendre d'une hypothétique demande de pardon. Pour la bonne raison que je ne dois pas demeurer durablement (définitivement) dans la posture de la victime. Sinon, c'est comme si je m'infligeais une « double peine »...

Pour l'évangéliste Luc (17.3-4), cependant, la demande de pardon doit précéder le pardon. Elle est une condition préalable au pardon. Ce qui laisse à chacun la possibilité de vivre le pardon avec les forces qu'il a.

Le pardon, tel que l'Évangile en parle, reste souvent pour nous une « pierre d'achoppement ». Il n'a rien de naturel. Nous lui résistons de toutes nos forces, de toute notre raison - en mettant par exemple en avant que pardonner est dépourvu de sens, sans une demande préalable de pardon. Nous restons facilement réfractaires à cet aspect de l'Évangile, et bien des détracteurs du christianisme s'appuient sur ce côté prétendument « béni oui-oui » du pardon.

Pourquoi le pardon est-il si important et nous paraît-il si difficile ?... Pourquoi pardonner si personne ne nous le demande ?... Parce que le pardon délivre avant tout la personne qui pardonne, c'est-à-dire la victime. Pardonner, c'est sortir d'une logique comptable.

Dans le Notre Père selon Matthieu (6, 12), il est question d'une « remise de dette ». Avec le pardon, on sort de la logique comptable où toute somme due doit être payée jusqu'au dernier centime... pour entrer dans une logique de « grâce » et de générosité. Selon l'Évangile, cette logique est celle qui prévaut en Dieu. Or, elle heurte de plein fouet notre logique humaine.

Cinquième perle. La justice restaurative

La justice restaurative est une conséquence du pardon. Elle est bien illustrée par la parabole de l'homme qui avait deux fils (Luc 15). Cette parabole montre le décalage entre la logique d'amour et de pardon qui est celle du père, et la logique du mérite et du devoir qui est celle du fils aîné.

Cette parabole met en évidence deux types de justice qui s'opposent, et invite à choisir clairement l'une plutôt que l'autre. La justice représentée par le fils aîné est la justice « rétributive », où chaque action bonne entraîne une récompense et chaque action mauvaise une punition. La représentation classique biblique d'un Dieu « juste » est celle d'un Dieu qui récompense les justes et qui punit les injustes.

Une critique et une contestation de cette représentation se développe à l'intérieur même de la Bible, jusqu'à l'éclosion, avec l'Évangile, de ce qu'il convient d'appeler la « justice restaurative ». L'objectif de la justice restaurative n'est pas simplement de rendre la justice, mais de guérir (ou de réparer) les conséquences du mal. Dans la personne de celui qui l'a commis, autant que dans la personne de celui qui l'a subi.

De fait, la justice civile traditionnelle sépare la personne et l'acte qu'elle a commis, et fait en sorte que chacun soit sanctionné pour le mal qu'il a commis. Mais cette sanction est loin de suffire à réparer le mal commis, ou le mal subi. L'infracteur (l'auteur de la faute) restera toujours infracteur, et la victime toujours victime. La justice

traditionnelle en reste aux dommages causés et subis, sans pouvoir aider les deux personnes de l'infracteur et de la victime à se guérir et à se reconstruire.

0 0 0

Et c'est là que la parabole des deux fils vient changer la donne. Le fils cadet est l'infracteur (le fautif), puisqu'il a dilapidé en partie la fortune de son père. Le père est la victime, lésé et surtout déshonoré par l'attitude de son fils cadet. Mais la parabole conduit au-delà du mal commis et subi vers la restauration des liens entre le fils cadet et le père. Restauration que ne comprend pas le fils aîné, et à laquelle il reste réfractaire.

La parabole des deux fils est puissante, révolutionnaire. L'Évangile tout entier en tant que récit, est-il autre chose que la mise en scène géniale et dramatique de ce passage entre rétribution et restauration ? Plus que d'un passage... il s'agit bien plutôt d'une conversion. Car, il y a un impératif à choisir, et à se convertir. Nous sommes appelés à choisir si nous voulons rester dans la logique rétributive du fils aîné... ou bien nous laisser embarquer avec Jésus dans ce qui se passe entre le père et le fils cadet. Car, comment pourrais-je bénéficier moi-même du pardon de Dieu si je ne pardonne pas à celui ou celle qui m'a fait du tort !

Ce que j'ai compris de la générosité de la grâce divine, j'ai à l'appliquer dans ma relation avec les autres - et pas seulement dans ma relation avec Dieu. « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

Sixième perle. La mort de Jésus, un sacrifice ?

Si tout le NT est dans cette logique de conversion à la grâce et au pardon, cela doit concerner également la mort de Jésus sur la croix. Si on affirme que Dieu est amour et pardon, alors il faut en tirer la conséquence : Jésus n'avait nullement besoin de mourir sur la croix pour que nous soyons pardonnés. Selon le récit évangélique, c'est pourtant ce qu'il a fait !! Il y a dans ce récit une énigme à résoudre. Peut-être même une contradiction. Pour essayer d'y voir plus clair, nous allons provoquer un « choc des interprétations ». Voici donc deux manières possibles de se représenter le Dieu biblique, qui est Juge et Sauveur à la fois. A chacun.e de choisir l'interprétation qui lui convient le mieux.

0 0 0

La première consiste à dire : Jésus n'avait pas à mourir « pour nous ». Cela n'aurait jamais dû se produire. En tous cas, Dieu n'avait pas besoin de cet acte pour nous

pardonner. Par conséquent, le fait que Jésus soit mort crucifié ne fait que renvoyer à ma (notre) propre violence meurtrière, à ma (notre) propre responsabilité. C'est l'humain qui est le responsable de la mort de Jésus. C'est moi, c'est nous.

La croix est l'évènement qui me révèle ma faute, ma culpabilité, par l'effet d'un double transfert. - a) Jésus étant innocent de tout crime, la culpabilité de sa mort retombe sur les acteurs humains de cette mort. - b) Et moi, si j'avais été là quand on a crucifié Jésus, qu'aurais-je fait ? De quel côté me serais-je mis ? Du plus fort, ou du plus faible ? Du bourreau ou de la victime ? La dramaturgie de l'Évangile, où je peux m'identifier aux disciples, me conduit à penser que je n'aurais pas fait mieux qu'eux, qui n'ont pas su l'empêcher.

Mais simultanément, la croix me libère de cette culpabilité qu'elle me fait endosser. En effet, ce n'est qu'une fois que nous l'avons reconnue et assumée comme nôtre, que nous pouvons être libérés de la violence meurtrière qui est en chacun-e de nous. En dernière analyse, c'est cela même l'objet du pardon donné et reçu à la croix --dont parle l'Évangile. Pardon qui est totalement immérité, gratuit, et pour tous.

Cette interprétation de la mort de Jésus a été plus que suggérée aux premiers chrétiens par le chant du Serviteur souffrant d'Ésaïe (52, 13 – 53, 12). Ce récit met en scène de façon troublante « la mort d'un juste pour des injustes ». Il est en toile de fond de nombreux passages, d'auteurs différents, du NT (Romains 10, 15-17; 15, 20-21 ; Mc 15, 28 ; Mt 8, 16-17; Lc 22, 37 ; Ac 8, 30-35 ; Jn 12, 37-41 ; 1 P 2, 21-25, pour ne citer que des références explicites).

0 0 0

La seconde interprétation est attachée à l'idée de justice rétributive, qui hélas a repris bien vite du service au sein du christianisme ancien. Nous pouvons la résumer ainsi.

Jésus est mort pour expier les péchés du genre humain, à commencer par les miens. Ces péchés, que la Loi de Dieu met en lumière, nous valent condamnation et aussi punition de la part de Dieu. Cette condamnation et cette punition signifient concrètement rejet et exclusion de la part de Dieu. Jésus, en assumant de mourir pour nous, c'est-à-dire à notre place, nous délivre de la colère de Dieu, et nous rend ainsi l'accès auprès de Dieu. Cela s'appelle le « salut » ou la « rédemption ».

Le salut est compris et interprété ici en termes juridiques (condamnés à mort, nous avons été grâciés) ou bien dogmatiques (la mort du Christ sur la croix change les dispositions de Dieu à notre égard : elle a une efficacité en elle-même, indépendamment de ce nous pouvons penser d'elle). Mais, où trouver « la victoire de l'amour de Dieu » dans le scénario que décrit ce cantique, couramment chanté par nos assemblées :

A Dieu soit la gloire / Pour son grand **amour**,/
 Car de sa victoire / S'est levé le jour : /
 Jésus, **à ma place**, / Est mort **sur la croix**, /
 Il donne sa grâce / A celui qui croit. » (ALL 41-28)

Chercher l'erreur ! Tout se passe comme si Dieu n'avait eu, avant Jésus-Christ, qu'une seule idée en tête : nous faire mourir, pour venger son honneur blessé. Une telle interprétation est contraire à ce qu'enseigne toute la Bible. Notre sixième perle, c'est dire tout simplement que la mort de Jésus n'est pas un sacrifice --au sens païen du terme--, le Dieu biblique n'ayant rien à voir avec les idoles.

Septième perle. Changer de regard sur Dieu

Le Dieu biblique nous sauve de notre folie meurtrière... par la folie de son amour. Il y a cohérence entre l'Ancien et le Nouveau Testament. A défaut de mieux, nous pouvons qualifier l'image de Dieu à laquelle nous sommes parvenus, d'image d'un Dieu non-violent. Et c'est cette « non-violence » de Dieu qu'il nous faut creuser à présent.

Tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par le Christ, et qui nous a donné le ministère de la réconciliation. Car Dieu était dans le Christ, réconciliant le monde avec lui-même, sans tenir compte aux humains de leurs fautes, et mettant en nous la parole de la réconciliation.

(2 Corinthiens 5, 18-19, traduction littérale)

C'est l'Évangile en raccourci ! L'Évangile implique le renversement de l'image de Dieu couramment admise, qui voudrait que dans tous les cas, c'est à l'homme de satisfaire à la justice Dieu. Ce qui est une définition de la justice rétributive.

Paul déclare : « Dieu nous a réconciliés avec lui par le Christ ». Il ne dit pas : « Dieu *s'est réconcilié avec nous, par la mort de son Fils en substitution à la nôtre.* » Autrement dit, c'est le Christ qui nous permet de changer de regard sur Dieu. Mais Dieu, lui, n'a nullement besoin de changer de regard sur nous.

Paul poursuit : « Nous sommes donc ambassadeurs pour le Christ ; c'est Dieu qui encourage par notre intermédiaire ; au nom du Christ, nous supplions : laissez-vous réconcilier avec Dieu ! » (2 Co 5, 20). Autrement dit : Allez-y, mes frères et sœurs Corinthiens ! Changez de regard sur Dieu ! Montrez que vous êtes devenus chrétiens en changeant réellement de dispositions envers Dieu... plutôt que vous amuser au petit jeu de savoir lequel d'entre vous a reçu les charismes les plus glorieux !

La conversion des Corinthiens est authentique, mais elle est... inachevée ! L'Évangile est la découverte d'un nouveau visage de Dieu, qui ne prend son sens que si notre regard sur Dieu et sur les autres est transformé en profondeur. L'Évangile propose de changer en profondeur notre représentation de Dieu. Mais c'est à chacune et à chacun de nous d'accepter cette nouvelle image de Dieu, qu'à défaut de mieux, nous appelons non-violente. Et bien sûr, d'en vivre.

Avec cet septième perle, notre collier est terminé !

Conclusion

L'exemple de l'Église de Corinthe met en évidence la difficulté pour des chrétiens de fraîche date, et de culture éloignée de la Bible hébraïque, de saisir l'Évangile dans sa nouveauté et sa radicalité. On ne fait pas un chrétien en un jour... Mais Paul ne présente jamais un Évangile au rabais. S'il est constamment dans l'accompagnement et l'encouragement, il ne tait pas les reproches, les réprimandes. Ce n'est pas les uns sans les autres qui font avancer, mais toujours les uns avec les autres.

Le chemin à parcourir pour nous autres chrétiens au 21^o siècle pour revenir aux sources de l'Évangile n'est pas moins rude. Mais quelle marche passionnante quand on peut la parcourir ensemble, et pas seulement individuellement ! Ce chemin est balisé par les textes de l'Ancien et ceux du NT. Jamais les uns sans les autres. Il l'est aussi par le témoignage de ceux qui nous ont précédés... Témoignage dans lequel il y a forcément à prendre et à laisser. Rien ne nous empêche d'être plus clairvoyants que nos prédécesseurs dans la foi sur certains sujets comme *la violence de Dieu...* ou encore, *le respect et la sauvegarde de la création*. Rien ne nous oblige non plus à reproduire les mêmes erreurs qu'eux... comme *le mépris et le rejet du peuple juif, au nom d'une compréhension dogmatiquement erronée du salut en Jésus-Christ*.

L'obéissance à l'Évangile ne peut passer que par nous-mêmes... et se vivre aujourd'hui, avec celles et ceux qui nous sont donnés comme compagnons de route.

Doris et Thierry Ziegler
le 31 mars 2020